Cooper, Brenda. – *A New Generation of African Writers*

Lucie Campos

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/etudesafriaines/14422>

DOI : 10.4000/etudesafriaines.14422

ISSN : 1777-5353

Éditeur

Éditions de l'EHESS

Édition imprimée

Date de publication : 5 octobre 2012

Pagination : 1010-1011

ISBN : 978-2-7132-2350-1

ISSN : 0008-0055

Référence électronique

Lucie Campos, « Cooper, Brenda. – *A New Generation of African Writers* », *Cahiers d'études africaines* [En ligne], 208 | 2012, mis en ligne le 31 octobre 2012, consulté le 24 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/etudesafriaines/14422> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/etudesafriaines.14422>

Ce document a été généré automatiquement le 24 septembre 2020.

© Cahiers d'Études africaines

Cooper, Brenda. – *A New Generation of African Writers*

Lucie Campos

RÉFÉRENCE

COOPER, Brenda. – *A New Generation of African Writers. Migration, Material Culture and Language*. Woodbridge-Rochester, James Currey ; Scottsville, University of KwaZulu-Natal Press, 2008, 182 p., bibl., index.

- 1 La dernière décennie a vu l'apparition d'une nouvelle génération de romanciers africains, jeunes auteurs qui ont en commun d'être nés après les indépendances, dans les années 1960 et 1970, d'écrire en langue anglaise, et de vivre et d'écrire dans des capitales européennes telles que Londres ou Amsterdam. Tandis que la génération de leurs prédécesseurs, membres de ce qu'on peut désormais désigner comme le canon de la littérature postcoloniale, composait des fables modernes interrogeant les traditions du passé, ou des formes épiques adaptées des traditions orales, la nouvelle génération se place sous le double héritage du souci de la régénération des littératures nationales et du cosmopolitisme des capitales, travaillant les discontinuités autant que la tradition, dans une pratique redoublée de l'hybridité qui apporte une vie nouvelle à la langue. Poursuivant le travail de réinvention de l'art du récit inauguré par Chinua Achebe, Wole Soyinka, Ayi Kwei Armah, Ngugi wa Thiong'o, ou Ben Okri, mieux connus dans le champ français de l'étude des littératures africaines, ces jeunes écrivains montrent ainsi que l'Afrique anglophone n'en a pas fini de travailler sur sa langue et sa matière narrative. Soudanais, Ougandais, Nigériens, ils se nomment Biyi Bandele, Leila Aboulela, Jamal Mahjoub, Moses Isegawa, Chimamanda Ngozi Adichie.
- 2 Le livre de Brenda Cooper, *A New Generation of African Writers*, présente ces cinq auteurs et leurs œuvres les plus récentes sous l'éclairage des trois notions de migration, de littéralité et d'inventivité linguistique. Dans une lecture postcoloniale classique et relativement prévisible de ces textes, l'auteure montre comment ces écrivains, au défi

de réinventer la langue anglaise pour échapper à la domination des symboles et des métaphores occidentales, travaillent à élaborer une langue à la fois poétique et littérale, où la métonymie l'emporte sur la métaphore. Citant pêle-mêle Bourdieu, Bhabha, Spivak, Ashcroft, Mbembe, Glissant, Apter, Lefebvre, White, Deleuze et Guattari, Scarry, elle décrit ces romanciers en nouveaux « parvenus », cherchant à renouveler un « capital symbolique » bourdieusien par une politique de la langue qui passerait non seulement par une rhétorique de la métonymie, signalant ainsi le choix d'un retour au concret et à l'expérience vécue, mais aussi par un travail de l'inventivité linguistique qui ne se réduit pas à un refus de la langue des maîtres. Cooper met ainsi en valeur toutes les formes d'invention du sens et de créativité dispersée repérables à travers ces textes, qu'elle propose d'analyser tant dans les termes de l'« invention du quotidien » et des stratégies de résistance décrites par Michel de Certeau, que selon la logique de la « redécouverte de l'ordinaire » préconisée par Njabulo Ndebele.

- 3 Cinq chapitres, consacrés aux cinq auteurs et à leurs œuvres respectives, constituent le cœur de l'ouvrage et son intérêt principal pour le lecteur francophone : y sont analysés de façon précise *The Street* (Biyi Bandele, 2000), *The Translator* (Leila Aboulela, 1999), *The Carrier* (Jamal Mahjoub, 1998), *Abyssinian Chronicles* (Moses Isegawa, 2000), *Purple Hibiscus* (Chimamanda Ngozi Adichie, 2004), et *Half of a Yellow Sun* (Chimamanda Ngozi Adichie, 2006). Ce choix de romans très neufs, pour certains tout récemment traduits en français¹, pour d'autres encore indisponibles en traduction française², offre une prise exceptionnelle sur la production romanesque de l'extrême contemporain en Afrique anglophone. Cooper s'intéresse tout d'abord à la matérialité des univers décrits, avec chez Bandele le choix de situer son roman à Londres, où les univers parallèles de l'alcool, des drogues, du sida et de Brixton révèlent le caractère divisé et fluctuant des identités ; avec, chez Aboulela, l'étrangeté de l'expérience quotidienne d'une exilée racontée dans *The Translator* à travers un travail sur les objets quotidiens, objets sources à la fois de cauchemars, d'étrangeté, d'intraductibilité, qui disent toute l'impuissance des êtres en traduction de l'identité postcoloniale ; ou enfin chez Adichie, pour qui le choix de traiter dans *Half of a Yellow Sun* du Biafra marque un tournant vers un certain sentiment de responsabilité politique du littéraire, qui se transcrit par une poétique paradoxale attachée à montrer toute l'anormalité de l'ordinaire, quand il est saisi par la violence et le mouvement d'un changement historique interdisant tout espoir de rédemption, même par l'écriture.
- 4 Au fil de ces analyses c'est aussi un travail continu et passionnant du langage que l'on voit à l'œuvre, que ce soit dans la langue poétisée et opacifiée de *The Street*, où un savant jeu de *nonsense* emprunté à Lewis Carroll, permet à Bandele d'effectuer un travail systématique de transformation de la langue figurée, et de retour au littéral par le biais de « mots explosifs » ; à travers la thématique de la traduction travaillée par Aboulela dans *The Translator* à partir d'une histoire d'amour entre une musulmane et un Écossais ; chez Mahjoub qui s'intéresse aux « espaces sombres entre les frêles signaux d'une lumière silencieuse et sans paroles » (« *The darkened gaps between the frail flickers of silent unspoken light* ») ; ou enfin dans les *Chroniques Abyssiniennes* d'Isegawa, qui conte à la fois l'apprentissage de l'usage des mots, de l'ironie et de l'humour qui se fait à travers le langage et les livres, et la terreur que génèrent ces mêmes mots, lorsqu'on se rend compte que l'Abyssinie, terre de l'abysse, et l'Ouganda, sont une seule et même terre, et que pour dire cet effroi il ne reste plus alors qu'une « charpie de mots » (« *a mangled mass of words* »). Ce travail comparatif des politiques de la langue des cinq auteurs, étudiées tant de manière thématique qu'à travers les pratiques d'inventivité

linguistique mises en œuvre par chacun, est l'aspect le plus novateur de cet ouvrage, qu'on regrette éventuellement de ne pas voir aboutir de manière plus synthétique. Le point de vue comparatiste qu'il offre sur le travail poétique en cours, dans cette littérature extrêmement contemporaine pour laquelle il n'existe pas d'anthologie en français, est cependant précieux.

NOTES

1. L. ABOULELA, *La traductrice*, traduction française Christian Surber, Genève, Zoé éditions (« Littératures d'émergence »), 2003 ; J. MAHJOUR, *Le télescope de Rachid*, traduction française Madeleine et Jean Sévry, Arles, Actes Sud, 2000 ; M. ISEGAWA, *Chroniques abyssiniennes*, traduction française Anita Concas, Albin Michel (« Grandes traductions »), 2000 ; C. N. ADICHIE, *L'autre moitié du soleil*, Gallimard, 2008, traduction française Mona de Pracontal.
2. C'est le cas de *The Street*, qu'on trouvera dans l'édition anglaise B. BANDELE, *The Street*, London, Picador, 2000.